Art. 69 der geltenden zugesichert worden ist. Diese Voraussetzung trifft jedoch offenbar nicht zu. Die Wahrung weitergehender Rechte, die den Versicherten durch die frühern Statuten zugesichert worden sind, kann nicht darin bestehen, dass das in diesen Statuten enthaltene objektive Recht für die bisherigen Versicherten unbeschränkt weiter gelten soll, soweit es ihnen jeweilen je nach ihren Verhältnissen günstiger ist als das neue. Indem Art. 69 der geltenden Statuten von der Wahrung von **zugesicherten Rechten** spricht, gibt er zu erkennen, dass es sich dabei nur um subjektive Rechte handelt, die einem Versicherten — wenigstens bedingt, im Sinne einer Anwartschaft — auf Grund der alten Statuten zur Zeit ihrer Geltung bereits zustanden. Die Revision dieser Statuten erfolgte zum Zwecke der Anpassung des Kassenrechts an veränderte Verhältnisse oder Anschauungen; es ist daher klar, dass grundsätzlich die neuen Statuten vom Zeitpunkt ihres Inkrafttretens an die Rechtsverhältnisse der Kasse mit ihren Mitgliedern regeln müssen und sich eine Ausnahme von diesem Grundsatz im allgemeinen nur insofern rechtfertigen kann, als der Schutz bereits erworbener subjektiver Rechte in Frage kommt. Dass nun der Ehemann der Klägerin vor dem Inkrafttreten der neuen Statuten, als er noch gar nicht mit ihr verheiratet war, kein bedingtes Recht oder keine Anwartschaft darauf hatte, dass ihr nach seinem Tode die volle Witwenpension zukomme, kann nicht zweifelhaft sein. Die Anwendung des Art. 32 Abs. 1 der neuen Statuten ist auch im vorliegenden Falle nicht unbillig; denn die Klägerin und ihr Ehemann mussten bei ihrer Heirat wissen oder damit rechnen, dass jene nach der genannten, damals schon geltenden Statutenbestimmung allenfalls nur die Hälfte der Witwenpension beanspruchen könne. Schon die alten Statuten bestimmten in Art. 52, dass die Vorschriften des Art. 28 Abs. 1 und 2 über die Herabsetzung und den Wegfall der Witwenpension für von den Bundesbahnen

übernommene versicherte Aktivmitglieder dann keine Geltung hätten, wenn diese zur Zeit der Übernahme verheiratet waren und die Ehe zur Zeit des Inkrafttretens der Statuten noch bestand. Für solche unter ihnen, die sich infolge Auflösung ihrer Ehe nach diesem Zeitpunkt nochmals verhelichten oder vorher überhaupt nicht verheiratet waren, galten demnach die erwähnten neuen Bestimmungen über die Einschränkung der Witwenpension. Das lässt ebenfalls darauf schliessen, dass Art. 69 der Statuten von 1921 das bisherige Recht über die Witwenpension nicht solchen Ehegatten zugute kommen lassen will, die sich erst nach ihrem Inkrafttreten verheiratet haben.

Demnach erkennt das Bundesgericht:

Die Klage wird abgewiesen.

XII. ORGANISATION DER BUNDESRECHTSPFLEGE

ORGANISATION JUDICIAIRE FÉDÉRALE

23. Arrêt du 4 mai 1928

dans la cause **Commission officielle de protection des mineurs
du canton de Genève**
contre **Autorité cantonale de surveillance des tutelles.**

N'a pas qualité pour former un recours de droit public au Tribunal fédéral l'autorité instituée par le Canton pour assurer l'accomplissement des tâches imposées à la communauté par le CCS en matière de tutelle.

A. — Par requête du 21 novembre 1927, la Commission recourante a demandé à l'Autorité tutélaire cantonale de prononcer la déchéance de la puissance paternelle de dame Winz, divorcée Menoud, sur sa fillette Henriette-

Marie (art. 283 et 285 CCS). La Chambre des tutelles de Genève a, par ordonnance du 10 janvier 1928, débouté la requérante, mais a retiré au père la garde d'un autre enfant, Anne-Léontine. Sur recours de dame Winz, l'Autorité cantonale de surveillance des tutelles a, par décision du 11 février 1928, annulé le prononcé de l'Autorité tutélaire par le motif que cette instance était incompétente pour connaître d'une demande en déchéance dirigée contre un époux divorcé auquel le juge a attribué la puissance paternelle sur un enfant.

B. — La Commission officielle de protection des mineurs a formé au Tribunal fédéral un recours de droit public fondé sur l'art. 4 Const. féd. Elle conclut à l'annulation de la décision du 11 février 1928 et dit avoir qualité pour agir parce que, investie de la capacité juridique, elle est un organe chargé par la loi genevoise d'introduction du CCS (art. 21) d'obtenir de l'Autorité tutélaire les mesures prévues par les art. 283 et suivants CCS.

Considérant en droit :

que la loi genevoise du 19 octobre 1912 sur la protection des mineurs, « pour faciliter à l'Autorité tutélaire l'application des art. 283 et suivants CCS », a institué une Commission officielle de protection des mineurs qui possède la personnalité juridique et qui peut notamment intenter l'action en déchéance de la puissance paternelle (art. 1 et 2) ;

que, par les motifs indiqués dans l'arrêt du Tribunal fédéral du 26 octobre 1923 en la cause *Bezirksrat Zürich* contre *Geissmann* (RO 49 I p. 461 et sv.), la qualité pour exercer le présent recours de droit public n'appartient pas à ladite Commission ;

qu'à teneur de l'art. 178 ch. 2 OJF, le recours de droit public ne peut être formé que par les personnes physiques et les personnes juridiques (particuliers et corporations) « lésées par des décisions ou arrêtés qui les concernent personnellement ou qui sont d'une portée générale » ;

que si, à la vérité, la Commission officielle de protection des mineurs a la capacité juridique, la personnalité morale ne lui a été conférée que pour lui permettre d'ester en justice et lui faciliter l'accomplissement de sa mission ; qu'elle n'en reste pas moins une autorité auxiliaire, dotée d'une partie de la souveraineté et des attributions de l'Etat pour assurer l'exécution judiciaire des tâches imposées par le CCS à la communauté, en matière de tutelle, et ne constitue pas une corporation de droit public selon l'art. 178 ch. 2 CJF ;

que c'est uniquement dans la mesure où la Commission aurait pouvoir d'agir comme organe de l'Etat au nom de celui-ci qu'elle aurait qualité également pour exercer le droit de l'Etat de former un recours de droit public contre une décision « qui le concerne personnellement », mais que cette hypothèse ne se rencontre pas ici, l'Etat n'étant pas lésé dans ses droits ou intérêts individuels en tant que corporation de droit public ;

que l'on ne peut pas dire non plus que la Commission ait qualité pour recourir parce qu'elle représenterait le mineur ;

que la Commission défend assurément les intérêts de l'enfant et agit en conséquence pour l'enfant, mais qu'elle n'agit pas au nom de l'enfant, qui est l'objet de la mesure protectrice prise à son égard par l'autorité ;

le Tribunal fédéral

n'entre pas en matière sur le recours.

Vgl. auch Nr. 17. — Voir aussi N° 17.